

et du monde entier, et qui posa la première pierre de l'édifice où se tiennent nos séances. N'est-il point permis de croire que la bienveillance dont cette grande colonie a été ainsi l'objet est une tradition de famille, tradition qui n'est pas tout-à-fait étrangère à la sollicitude que Son Excellence le Gouverneur-Général montre en ce moment pour tout ce qui a trait à notre progrès intellectuel?

Déjà les Beaux-Arts ont eu sous le patronage de S. A. R. la Princesse Louise et de Son Excellence le Gouverneur-Général l'établissement d'une Académie dont les premières expositions ont fait naître les plus belles espérances : c'est aujourd'hui le tour des Sciences et des Lettres.

Sciences et Lettres, cela est bientôt dit, et cependant, que de choses dans ces deux mots ! Ce qu'ils représentent n'est, cependant, ni aussi nouveau, ni aussi incomplet dans ce pays qu'on le pense généralement. Il y a longtemps, bien longtemps que de nobles efforts pour la culture de l'esprit humain ont été faits, sur les rives du Saint-Laurent.

Il en est un peu de notre histoire ancienne, toute proportion gardée, comme de celle du moyen-âge si longtemps ignorée ou travestie. Celui qui a lu les pages enchanteuses d'Ozanam ou de Montalembert éprouve un sentiment d'indignation, lorsqu'il entend appeler siècles de ténèbres et d'ignorance, ceux où non-seulement brillèrent des docteurs qui n'ont pas été surpassés ni même égalés depuis : mais où les cloîtres étaient des académies, des musées et des bibliothèques, où des milliers d'élèves encombraient les bancs des universités, où étudiants comme professeurs faisaient les plus grands sacrifices pour la science, où la même abnégation, le même courage, la même persévérance qu'avaient montrés des générations entières d'artistes et d'ouvriers pour bâtir ces grandes cathédrales qui s'élèvent comme des géants au-dessus des constructions de l'Europe moderne, faisaient aussi que des légions de maîtres et de disciples travaillaient sans cesse à conserver et à étendre le domaine de l'intelligence.

Eh bien, dès les premiers établissements faits dans ce pays, non-seulement on s'est occupé d'y faire briller les vérités de la Religion, d'y établir la pratique de la plus belle des vertus qu'elle enseigne, la charité à laquelle tant de monuments, dont quelques-uns existent encore, furent élevés, mais on a travaillé avec beaucoup de zèle et d'activité à tout ce qui pouvait contribuer à transplanter et à faire fleurir ici les sciences et les arts, qui à cette époque jetaient un si vif éclat sur le continent de l'Europe.

Il est constaté que la plupart des premiers colons savaient lire et écrire—plusieurs étaient même des hommes doués d'une éducation classique ou professionnelle—que des écoles furent ouvertes en plusieurs endroits et cela indépendamment des institutions des Jésuites, du Séminaire fondé par Mgr de Laval, et de celui des Messieurs de St. Sulpice. Une éducation littéraire et domestique des plus saines, et plus élevée qu'on ne serait tenté de le croire, se donnait aux jeunes filles aux Ursulines à Québec et aux Trois-Rivières et chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal. Les amateurs du beau, de l'esthétique comme on dit aujourd'hui pourraient admirer encore avec avantage les riches travaux que l'on conserve dans quelques-uns de nos monastères.

Le collège des Jésuites à Québec, l'école des arts fondée par Mgr de Laval à St. Joachim, formaient des sujets précieux dont quelques-uns ont rendu à la colonie d'importants services. On soutenait des thèses publiques à l'imitation de ce qui se faisait dans l'ancien monde : les gouverneurs et les intendants y assistaient et prenaient part à la dispute. Ces fonctionnaires comme l'évêque étaient presque toujours des lettrés. Frontenac était un ami des lettres, sa femme était du cercle intime de Madame de Sévigné. M. de la Galissonnière était un savant. Talot, était un homme de la plus belle éducation, M. Dupuy, un de ses successeurs, transporta au pays sa bibliothèque qui était considérable. M. Boucher, gouverneur des Trois-Rivières écrivit une Histoire naturelle du pays. Les missionnaires étaient le plus souvent en même temps que des apôtres et des diplomates, des explorateurs dans le champ de la science. Le Père Charlevoix, le Père Lafiteau ont fait des études ethnologiques, des découvertes précieuses en botanique.

Les grands voyageurs ne s'aventuraient point dans les vastes régions de l'Ouest sans avoir la plupart, les connaissances astronomiques et géométriques nécessaires pour leurs explorations. On a trouvé dernièrement ce que l'on croit être un instrument d'observation perdu par Champlain dans son voyage de l'Ottawa au lac Nipissingne. Ce grand homme que l'on peut appeler le père de la patrie était aussi un savant et un vigoureux et solide écrivain. A part l'histoire de ses voyages au Canada, il a laissé un traité sur l'art de la navigation et une magnifique description des pays du Golfe du Mexique, dans laquelle ses connaissances dans l'art du dessin et dans toutes les branches de l'histoire naturelle se font remarquer. Plus que cela, il a, le premier conçu le projet d'unir par un canal les deux Océans que sépare l'Isthme de Panama, projet qu'après plus de deux siècles et demi un de ses compatriotes est en voie d'exécuter.

Les Nicolet, les Joliet, les Marquette, les Gauthier de la Veyrenderie durent se fonder dans leurs découvertes sur les données de la science. Joliet était un élève du collège des Jésuites et il y avait